

Une plume combattante : De Farjallah Haïk à Alexandre Najjar / Sophie Nicolaidès-Salloum. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 2 (1996), pp. 135-148.

I. Ecrivains libanais — Liban. II. Francophonie. III. Haïk, Farjallah, 1907-1994. IV. Najjar, Alexandre, 1967-.....

PER L1037 / FL70587P

UNE PLUME COMBATTANTE

De Farjallah Haïk à Alexandre Najjar

Sophie NICOLAIDES-SALLOUM
Universite Libanaise Section II

Quand un pays est la proie du plus terrible des fléaux, la guerre, il existe deux façons de s'engager: prendre les armes ou prendre la plume. A trente ans d'intervalle, deux romanciers libanais francophones parmi d'autres ont choisi la deuxième solution pour porter un témoignage et dénoncer la violence: Farjallah Haïk et Alexandre Najjar.

Haïk a utilisé l'histoire du Liban indépendant comme toile de fond dans trois de ses romans. La Croix et le Croissant, publié en 1959, évoque le début du conflit israélo-arabe avec l'exode des Palestiniens et les événements du canal de Suez ; De chair et d'esprit, paru en 1967, se déroule durant les troubles de 1958 ; L'aveugle de la cathédrale (roman posthume), édité en 1995, a pour toile de fond un quartier de Beyrouth aux tous débuts de la guerre fratricide qui a duré quinze ans.

Prenant la relève, les nouvelles d'Alexandre Najjar réunies dans deux recueils, La honte du survivant (1989) et Comme un aigle en dérive (1992), font explicitement allusion aux dernières années de ce conflit.

Cependant, l'histoire sert de prétexte à une réflexion sur l'engagement et l'action. Les personnages des deux écrivains expriment la position de leurs créateurs devant le choix à faire en cas de conflit armé: se laver les mains, hurler avec les loups ou se révolter contre le fanatisme, cause première de la guerre, et contre l'absurdité de toutes les guerres. Il est bien entendu inconcevable de rester

indifférent devant les souffrances qu'entraîne toute guerre ; l'écriture devient dès lors arme de combat contre le combat par les armes ; elle prône une action constructive avant tout soucieuse de la dignité de l'homme.

Mais il faut distinguer la qualité de l'action et c'est là que les positions des deux écrivains divergent: Haïk condamne absolument la lutte armée alors que Najjar l'admet dans certaines circonstances bien précises. Cependant, tous deux voient dans l'action le moyen de donner un sens à la vie et l'identifient même à l'amour d'autrui.

I. Farjallah Haïk et la non-violence

1. Condamnation du fanatisme

Farjallah Haïk, partisan de l'immobilisme des traditions, farouchement attaché à la terre source de toutes les vertus, est en général hostile à tout conflit armé au nom d'une idéologie parce que l'homme risque de se perdre au sens moral du terme. En effet, les idéologies venues d'Occident ont inculqué à l'Orient le matérialisme et séparé l'homme de Dieu, tué ses croyances.

«L'Occident nous a pris nos religions une à une et il les a vidées parce qu'il est allé trop vite. Il en a mangé la chair. Il n'en reste pas plus que des squelettes sur lesquels s'accrochent des lambeaux de doctrines humaines [...]. Au lieu de la révélation qu'on trouve ici dans les Ecritures, il n'y a plus là-bas que des pièces anatomiques, des œsophages et des sexes, marqués comme un chaplet. Des drapeaux et des camps!»¹.

En revanche, au Liban, la religion reste encore très vivace et les hommes n'ont pas perdu leur spiritualité, affirme Haïk qui décrit son pays en ces termes.

«Terre de lumière, des vérités révélées et des vérités irrévélables. Antichambre du désert où le ciel (avec tout son poids divin) se livre en permanence à une fantastique acrobatie sur deux aiguilles: le Minaret

(1) F. Haïk, *L'aveugle de la cathédrale*, Ed. Beyrouth, 1995, conférence donnée au mouvement culturel d'Antélias.

et le Clocher.

Le Clocher et le Minaret unissent les hommes au paradis et les séparent sur la terre.»²

Que les conflits, dans le pays du cèdre, soient sous-tendus par le confessionnalisme s'explique donc aisément.

Dans La croix et le croissant, plus particulièrement, Haïk accuse les politiciens et le communisme de se servir de la religion pour arriver à leurs fins.

«La plupart... obéissent à des ordres honteux. Il sont au service du communisme international qui sait que, pour atteindre ses buts dans ces pays fortement attachés à la religion, il n'a qu'à exciter les fanatismes religieux...»³

La foule se laisse alors mener aveuglément et se livre au meurtre et au pillage.

Pour Haïk, l'engagement par les armes ne se conçoit pas comme le dévouement à une cause noble. Edouard, un des héros du même roman, prend les armes non pour défendre son pays ou ses coréligionnaires mais par dépit.

«J'aime une femme. Cette femme [...n'a pas voulu de moi. Si donc je me suis mis en tête de détruire ce camp, c'est par amour pour une femme et non pour le triomphe d'une cause.»⁴

Le camp qu'on veut détruire est celui dans lequel, sous l'égide du Père Boulos qui l'a construit avec sa fortune personnelle, vivent en parfaite harmonie les réfugiés palestiniens chrétiens et musulmans confondus.

«Les uns étaient enracinés dans le Coran, les autres dans l'Evangile, et pourtant une symbiose efficiente s'était établie entre eux. Ces gens presque illétrés se révélaient à ce point de vue-là supérieurs aux habitants du pays qui étaient instruits à des degrés différents.»⁵

(2) Dictionnaire des symboles Robert Laffont, Coll Baenquins, p. 88.

(3) F. Haïk, La Croix et le Croissant, Arthème Fayard, Paris 1959, p. 130.

(4) F. Haïk, De chair et d'esprit, Scorpion, coll Alternance, Paris 1967, p. 147.

(5) F. Haïk, La Croix et le Croissant, p. 230.

2. Le prêtre et la tolérance

Aux fanatiques, Haïk oppose les hommes qui, prêchant la tolérance, dénoncent la violence et œuvrent pour la paix. L'un d'eux est le Père Boulos qui engage la lutte au nom de l'amour du prochain.

Il rêve de réaliser l'entente entre les hommes de confessions différentes estimant que les Livres Saints prêchent l'amour et non la haine. A l'évêque qui critique son action, il réplique:

«Il y a dans le Coran comme dans les Evangiles une parcelle de vérité... L'Islam est une belle institution. Mahomet a porté très haut le message de la libération de l'humanité. [...] L'Islam a ses saints qui ont répandu le message de Dieu. Ils sont sortis des rangs, comme nos propres saints pour affirmer la primauté du spirituel»⁶

Ces paroles du prêtre trouvent un écho dans le discours du mufti qui, après s'être allié aux politiciens, finit par se rendre compte de son erreur. Homme intègre, partisan de la non-violence, il refuse de se faire le complice des massacres.

«Je reconnais avoir participé à ces folies. Mais je viens de m'apercevoir que j'ai commis une erreur. [...] L'Islam est en train de devenir un instrument de propagande pour l'athéisme et la discorde [...] Notre religion nous recommande l'amour du prochain, le respect des autres religions divines et de la vie humaine...»⁷

Cet appel à la tolérance, Haïk le réitère dans son dernier roman, *L'Aveugle de la cathédrale*, publié un an après sa mort. Le père de Hala, la jeune héroïne, pieux musulman, et le prêtre de la cathédrale, père spirituel de Béchir, le jeune aveugle, dénoncent le fanatisme, critiquent violemment ceux qui se servent de la religion pour pousser les foules au meurtre. Le père de Hala s'indigne devant le massacre des prêtres.

«Ces assassins sauvages n'ont aucun respect pour la religion [...] Dieu [...] a créé des hommes libres de devenir ce qu'ils veulent. Nous et les chrétiens, nous mangeons le même pain, buvons la même eau, respirons le même air, adorons le même Dieu. Et nous serons enterrés

(6) Ibid, p. 293.

(7) Ibid, p. 149.

dans la même terre.»⁸

Et le prêtre, à son tour, de fulminer.

«Nous sommes prisonniers de nos préjugés et de nos haines. Mêler la politique à la religion est une ignominie. Le royaume de Dieu est à tous. [...] Non, non, le peuple n'est pas une poignée de fous. Il n'aime ni le sang, ni la violence. Il est une étincelle qui brasille sur la terre.»⁹

Mais les forces du mal finissent par remporter la victoire. Le père Boulos et le prêtre de la cathédrale sont massacrés pour avoir cru à la fraternité humaine. Il semble qu'aux yeux de Haïk, les saints ne puissent survivre dans un monde qui, perverti par le matérialisme, ne croit plus à l'amour et à la charité, don absolu de soi.

3. Le médecin et l'action humanitaire

Un autre personnage s'engage dans la lutte pour la paix plus concrètement en soulageant les réfugiés de leurs souffrances physiques: c'est Rachad, jeune médecin et fils du Mufti. Il décide d'aider le père Boulos parce qu'il s'adonne à une œuvre humanitaire. Il y dépense toute sa fortune et celle de sa sœur. Il ne fait aucune distinction entre chrétiens et musulmans.»¹⁰ A son père qui lui reproche son engagement, il répond:

«J'ai des devoirs plus importants envers les hommes que ceux dont vous me parlez. Il y a là des malheureux qui traînent des maladies pénibles. [...] Vous avez fait de moi un médecin... Restez un mufti.

- Ton devoir est d'obéir à l'enseignement du Prophète.

- Le Prophète nous a enseigné de ne pas faire de distinction entre les hommes.»¹¹

L'entente entre Rachad et le père Boulos est consolidée par le mariage du jeune médecin avec Emilia, la sœur du prêtre. A eux deux, ils continuent la lutte après la disparition de celui-ci.

(8) Ibid, p. 156-157.

(9) Ibid, p. 313.

(10) F. Haïk, *L'Aveugle de la cathédrale*, Hatem, Beyrouth, 1995, p. 40.

(11) Ibid, p. 70.

4. L'intellectuel

L'attitude de l'intellectuel Philippe Nardal, héros du roman De chair et d'esprit, diffère totalement. Au début du conflit, il "se lave les mains".

«Si nous sommes menacés, ce n'est pas à la pointe de mon stylo que je vais remporter la victoire.»¹²

Le refus de l'action caractérise l'intellectuel dans l'œuvre de Haïk. A la recherche de l'absolu, il refuse de s'intégrer au monde réel et il se contente de le changer en mots. L'écriture remplace donc l'action.

«Avoir la divination des grands moments de l'Histoire sans la faire, voilà le rôle du poète et du romancier, affirme-t-il.»¹³

La narratrice du roman, Gemma, le qualifie d' "intellectuel mamifié" et le presse de se jeter dans la mêlée.

«De nos jours, il faut des intellectuels agissant qui sachent faire sauter les mythes avec des bombes et non avec des mots. A cette provocation insolente, il répondait sarcastique.»

«La sagesse fait sauter les mythes mieux que les bombes. As-tu entendu parler d'un certain Christ, d'un certain Ghandi?»¹⁴

Le monde tel qu'il est dégoûte l'écrivain.

«Cette guerre civile qu'on me demande d'entretenir et dans laquelle innocents et coupables sont emportés par le même courant est une purée inhumaine.»¹⁵

Nous retrouvons ici une autre caractéristique de l'intellectuel: la réalité fait souffrir et l'écrivain préfère se réfugier dans l'univers des mots, fuyant un monde livré à des convulsions qui le défigurent, lui donnent un aspect bestial, monstrueux.

«Les événements avaient pris une tournure tragique. On assassinait au nom de la foi dans l'homme. Mais l'homme était-il encore cet être supérieur qui se projette dans l'avenir en édifiant des civilisations? Il me semblait qu'il s'était transformé en un animal monstrueux,

(12) F. Haïk, La Croix et le Croissant, p. 183.

(13) Ibid, p. 185.

(14) F. Haïk, De chair et d'esprit, p. 147.

(15) Ibid, p. 173

préoccupé uniquement d'accélérer l'Histoire. On avait congédié les intellectuels parce qu'on les trouvait trop dangereux.»¹⁶

Ici, comme dans les autres romans, Haïk dénonce l'absurdité des guerres provoquées par l'ambition des politiciens. L'écrivain refuse de «mettre sa plume au service d'une cause douteuse au milieu d'une nation déchirée par les passions politiques.»¹⁷

Tout comme le père Boulos, Philippe Nardal est convaincu que «l'humanité doit être rachetée par l'amour. Le mythe du Christ, c'est cela même.»¹⁸ Par la bouche de son héros, l'auteur réaffirme ainsi son amour pour ses semblables.

«J'ai horreur des guerres civiles. Je veux que les hommes, tous les hommes vivent en paix.»¹⁹

Mais il arrive un moment où l'intellectuel ne peut plus se laver les mains comme Ponce Pilate. Lorsqu'il se rend compte que la révolution s'efforce de couper le pays de l'esprit européen, Philippe Nardal «secoue sa torpeur. L'intellectuel momifié déchire ses bandelettes et regarde autour de lui. les innocents tués par les bombes, les temples de Dieu détruits, les grandes valeurs piétinées, que resterait-il?»²⁰ Redoutant la régression à l'obscurantisme, l'écrivain trempe sa plume dans une «encre virulente»²¹ et stigmatise les «trafiquants de Dieu, des idéologies sclérosées, [les] masses excitées par le fanatisme.»²² L'écriture dénonciatrice le sublime et il atteint enfin, par le pouvoir du verbe, cet absolu auquel il aspirait. Son combat rejoint celui du prêtre dont il subit le sort: enlevé, il est ensuite exécuté par les révolutionnaires qui «traquent l'esprit de toute part, comme un malfaiteur.»²³

(16) Ibid, p. 148.

(17) Ibid, p. 215.

(18) Ibid, p. 224.

(19) Ibid, p. 215

(20) Ibid, p. 213.

(21) Ibid, p. 215.

(22) Ibid, p. 230.

(23) Ibid, p. 231.

Ainsi, en s'engageant par l'écriture, l'intellectuel s'élève au niveau du martyr et il sacrifie sa vie à une noble cause: la dénonciation de l'intolérance et des idéologies qui se fondent sur le fanatisme pour servir leurs desseins.

Voilà l'engagement tel que le conçoit Farjallah Haïk. Il fustige l'action armée parce qu'elle avilit l'homme, lui fait perdre son âme. Et Edouard le sait bien. Quand il décide de se mettre au service des ennemis du père Boulos, il est conscient de rendre le bien pour le mal.

«Cette fois, c'était la dégradation morale qui s'installait en lui pour de bon. On dit qu'on contacte toujours les maladies dont on a le plus peur.»²⁴

Seule est admirable aux yeux de Haïk l'action humanitaire, celle qui s'efforce d'unir les hommes au lieu de les dresser les uns contre les autres. Et lorsque l'intellectuel se lance dans la mêlée, il le fait aussi pour un idéal humanitaire, la lutte contre l'obscurantisme qui mène les foules aveugles à commettre les pires barbaries. C'est d'ailleurs ce que lui reproche le chef des révolutionnaires.

«L'intellectuel qui combat avec sa plume est un réactionnaire sophistiqué. [...] Nos masses ne savent pas lire, nous les dopons avec un jargon spécial qui leur est servi à des heures fixes par la radio, et nous leur jetons des cadavres. Leur idéologie consiste à ne pas en avoir et à mettre leur sort entre les mains de leurs chefs.»²⁵

Jusqu'à la fin de sa vie, Haïk aura, par sa plume, combattu la violence aveugle, lancé un cri d'amour et un appel à la paix. La fin tragique de ceux qui ont transmis son message - le prêtre, l'écrivain, le jeune aveugle de la cathédrale - ont prouvé cependant son amère lucidité.

«Il n'y a plus de place dans notre monde déréglé pour les héros et les saints.»²⁶

Ces paroles, pourtant, ne sont pas d'un héros de Haïk, mais de Freddo, le jeune français, héros de la nouvelle d'Alexandre Najjar La

(24) Ibid, p. 234.

(25) Ibid, p. 255.

(26) F. Haïk, La croix et le croissant, p. 177.

honte du survivant, secouriste engagé dans la guerre du Liban aux côtés des combattants. Comme son digne aîné, le jeune écrivain libanais prend la plume pour dénoncer la violence, l'absurdité de la guerre.

II. Alexandre Najjar et la responsabilité

1. L'apostolat éphémère de Freddo

Si Freddo a décidé de s'impliquer dans le conflit libanais, c'est pour donner un sens à sa vie par l'action. En Occident préservé de la guerre, le confort matériel a endormi les idéaux, plongé l'homme dans une sorte d'apathie béate. Freddo se sentait «si inutile, si nul dans [sa] piaule à Paris. Tout le confort qu'il fallait, tout le fric... Il [lui] fallait... [se] sentir utile. Aider...

Encore un de ces illuminés idéalistes en voie de disparition»²⁷ se dit le narrateur, un jeune combattant libanais. Mais pour le Français, s'engager c'est «donner un nouveau départ à [son] existence»²⁸. En tant que secouriste, il a participé à une mission médicale mais au lieu de rentrer à Paris une fois l'expédition terminée, il décide de ne pas quitter «le pays où sa vie d'Homme avait vu le jour.»²⁹ Freddo, comme Rachad, ne choisit pas de bord. Il choisit tout simplement de soigner ceux qui souffrent. C'est pourquoi il critique l'attitude des miliciens qui refusent d'enterrer le cadavre d'un combattant du camp adverse.

«- Quand on tue les ennemis d'en face, nous avons la conscience tranquille? Il disait «nous» tout en sachant pertinemment qu'il n'avait jamais tué personne mais pour se laisser convaincre qu'il était lui aussi embarqué...

- C'est pour ton pays que tu tues des concitoyens?

- Tu sais bien que ce sont rarement des concitoyens. Des étrangers

(27) F. Haïk, De chair et d'esprit, p. 247.

(28) A. Najjar, La honte du survivant, Maison Naaman pour la culture, 2e édition 1991, p.30, (Préfaces de Jean-Pierre Péroncel-Hugoz et Charles Hérou).

(29) A. Najjar, La honte du survivant, p. 27.

surtout!

- Mais des hommes dans tous les cas!»³⁰

Le Français est donc partisan de la non-violence, mais le narrateur proteste: «avec tes idées à la Jean-Baptiste, on finirait tous martyrs!...

[II] ajouta d'un ton cérémonieux:

- La non-violence n'a jamais fait l'Histoire!

- C'est là précisément sa plus grande victoire, rétorqua Freddo, amusé.»³¹

Malheureusement, l'«apostolat» éphémère du jeune Français prend fin tragiquement. La mort n'est pas racontée par l'écrivain, car ce qu'importe, ce ne sont pas les circonstances, mais le fait qu'il «mourut les mains nues. Nues comme son âme qui, à l'heure qu'il est, doit reposer comme un ostensor au creux de la main de ce Dieu qui l'a cueillie.»³²

Tout comme les héros de Haïk, messagers de la paix, «Freddo s'en est allé différemment. Non pas comme ces vrais héros qui expirent les armes à la main... En héros, mais différemment. Comme si, jusqu'au bout, il avait tenu à manifester son refus des conventions et des clichés poussiéreux.»³³

2. L'avilissement de l'homme pris au piège de la guerre

La mort de Freddo dresse un acte d'accusation contre «l'absurdité d'une guerre inhumaine qui sert les intérêts de tout le monde sauf du peuple lui-même, d'une guerre qui a fait de nous des hommes bêtes»³⁴ selon le narrateur. La vie humaine n'a plus aucune valeur. Le vernis de la civilisation craque très vite pour laisser libre-cours aux pires instincts. Dans la nouvelle intitulée Les fossoyeurs, l'écrivain évoque le drame de l'enfance innocente victime de la lutte entre les ennemis,

(30) Ibid.

(31) Ibid, p. 28.

(32) Ibid, p. 38.

(33) Ibid.

(34) Ibid, p. 41.

Caïn et Abel modernes.

L'enfant accuse les combattants, réconciliés l'espace d'un cessez-le-feu, d'avoir détruit sa vie. Enervé, l'un d'eux le gifle pendant qu'on sable le champagne. «Une autre gifle renverse le gosse qui s'obstine. Trois bouchons sautent simultanément et le champagne pétille. Rires. Un quatrième bouchon saute. Il n'y avait que trois bouteilles. Ce n'était pas un bouchon.»³⁵

Ce passage se passe de commentaire. On pourrait tout simplement dire que «l'horreur n'est pas réductible à une atrocité: l'homme réussit toujours à reculer les confins de l'horrible.»³⁶

Tout aussi insoutenable est le drame de celui qui, survivant à ses blessures, se retrouve diminué dans sa chair et son esprit. Charlie, personnage de la nouvelle Le ciel n'est jamais l'ennemi, autrefois «une force de la nature, brillant tant dans ses études qu'au saxo, d'une intelligence très vive», est «réduit au stade d'automate, réapprenant à vivre, après avoir côtoyé la mort.»³⁷ Charlie est une victime innocente (une de plus!) de la folie meurtrière des humains.

«Face à cette loque assise devant moi, face à la détresse qui se lit dans ses yeux effarés, j'ai envie de hurler:

«Charlie, ce qui t'arrive est injuste... Tu n'as fait de mal à personne... C'est injuste... Toi si bon, si pur... Si propre... Pourquoi?»³⁸

Le drame de Charlie devrait éveiller les consciences, secouer l'indifférence du peuple qu'il faut arracher au sommeil dans lequel l'ont plongé «la nonchalance, le confort, l'individualisme.»³⁹ Le jeune écrivain libanais s'indigne contre la résignation, la passivité de la population qui se laisse faire, se résigne, fataliste, à son destin.

«Il est de notre devoir à tous, il est du devoir du monde de mettre

(35) Ibid.

(36) Ibid, p. 21.

(37) A. Najjar, Les fossoyeurs, in Comme un aigle en dérive, Publisud, Toulouse, Paris, 1992, p. 41.

(38) Ibid, p. 39.

(39) A. Najjar, Le Ciel n'est jamais l'ennemi, in La honte du survivant, p. 57.

impérativement un terme à cette maladie qui nous tue à petit feu.»⁴⁰

L'écriture devient dès lors pour Alexandre Najjar, comme pour Farjallah Haïk, un moyen de témoigner mais surtout de dénoncer l'absurdité de la violence et faire prendre conscience de la nécessité d'agir pour mettre fin à «la boucherie», terme qu'avant lui Voltaire avait employé pour qualifier la guerre (et auquel il avait ajouté l'adjectif «héroïque»). Le ciel n'est pas l'ennemi, écrit à Beyrouth en août 1989, durant les bombardements finit sur un constat désabusé.

«Tu as peur de mourir?

Non. Peur de vivre.

Peur de vivre dans un monde sans dignité.»⁴¹

3. La prise de conscience du combattant

Pendant, tout en dénonçant l'absurdité de la guerre et l'aviilissement des hommes pris dans son engrenage, Najjar ne condamne pas à priori l'action armée. Il y voit bien sûr «un sale boulot» [mais] il faut bien que quelqu'un le fasse.»⁴² Le passage de Freddo dans la vie du narrateur le pousse à continuer le combat. S'il est tenté après la mort de son ami de désertir pour goûter à la vie facile-«le repos, l'argent, les femmes, la gloire, les sorties, l'indolence»- il revient bien vite sur sa décision et se décide à endosser ses responsabilités: dans ce cas précis, il s'agit d'«assumer jusqu'au bout cette sale mission qu'[il] a choisie»⁴³. En fait Freddo est venu combattre «pour le Liban avec un L majuscule» et le narrateur ne peut le décevoir. Il a désormais une conscience lucide de la cause pour laquelle il se bat: la dignité humaine.

«Si le temps des héros, des saints et des révoltés est révolu... Je me contenterai d'être un Homme, un Homme au sens plein du terme.»⁴⁴

(40) Ibid.

(41) A. Najjar, La honte du survivant, p. 31.

(42) A. Najjar, Le ciel n'est jamais l'ennemi, p. 63.

(43) Ibid, p. 65.

(44) A. Najjar, La honte du survivant, p. 43.

CONCLUSION

De Farjallah Haïk à Alexandre Najjar la guerre n'a pas changé de visage, elle a gagné en durée, en horreur et en absurdité. Et le sort des hommes qui en sont les victimes se répète, égal à lui-même: privations, souffrances, exode, massacres, mutilations. Ce qui change, c'est le regard lancé par l'écrivain sur les convulsions d'une époque dominée par le matérialisme.

Haïk, homme mûr à qui l'expérience a donné la sagesse, s'oppose à tout engagement armé et milite pour la tolérance et la seule action humanitaire qui rend à l'homme la dignité perdue à cause de la barbarie de ses semblables. Beaucoup plus jeune, Najjar, né en 1967, se fait l'écho de sa génération, née avec la guerre et grandie avec la guerre. Avec la paix retrouvée, elle cherche sa voie. Il lui faut apprendre à vivre et surtout donner un sens à sa vie. La première réaction pourrait être la désespérance. L'enfant à qui le combattant conseille d'«aller jouer» se demande: «Jouez à quoi, avec qui? A quel jeu peut-il encore jouer après ce qu'il a vu et quels rêves peut-il encore construire?»⁴⁵ L'autre voie est ouverte par le message du combattant. En temps de guerre comme en temps de paix, «EXISTER, C'EST ETRE CONSEQUENT AVEC SOI-MEME-Exister, c'est assumer, ce n'est ni démissionner, ni se dérober»⁴⁶

Beyrouth, Janvier 1996

Farjallah Haïk (1909-1994)

Né à Beit-Chabab, dans la montagne libanaise, F. Haïk restera toute sa vie farouchement attaché à la terre du Liban qu'il chantera dans son œuvre romanesque. Sa carrière littéraire débute avec Barjoute en 1940 et s'arrête avec De chair et d'esprit en 1967 - Il reçoit en 1951 le prix

(45) Ibid.

(46) Ibid, p. 44.

Rivarol pour Abou-Nassif et en 1968 le Prix Monceau pour l'ensemble de son œuvre. Un roman posthume, L'aveugle de la cathédrale, publié à Beyrouth en 1995 constitue son testament littéraire.

Alexandre Najjar

Né à Beyrouth en 1967, A. Najjar est avocat, spécialisé en droit bancaire et financier. Ancien rédacteur de presse, il est l'auteur de deux recueils d'essais littéraires, Marécages (1984) et Homme, où est ta richesse? (1987).

Ses œuvres poétiques regroupées dans l'ouvrage A quoi rêvent les statues? (1989) ont été primées par la Ville de Paris (Premier Prix de Poésie 1990) Suivent deux récits sur le Liban La honte du survivant et Le ciel n'est pas l'ennemi (1989). En 1990 il est le premier lauréat de la Bourse de Fondation Hachette décernée à un écrivain de langue française âgé de moins de 30 ans. Suivent un recueil de récits Comme un aigle en dérive (Publisud 1992) et un roman Les exilés du Caucase (Grasset 1995).